

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 janvier 1889

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

U mens. Eh ! tu n'étais pas à la peine pourquoi veux-tu être à l'honneur ?
Et tourné vers les officiers qui écoutaient impassibles :

— Il ment, vous entendez ? Ne le croyez pas.

Mais eux, durement, impatientés de cette lutte dont ils comprenaient bien le sens, mais dont ils ne pouvaient saisir l'héroïsme :

— Lequel de vous deux était sur la voie ferrée ?

— C'est moi ! fait Pascal.

— C'est moi ! dit Henri.

— Tais-toi, Henri, je te l'ordonne.

L'officier s'adresse à Frantz Schuller, le sergent :

— Faites venir la mère, elle nous le dira.

Marie Doriat était restée dans le corridor, à genoux, les mains jointes, dans l'attitude de la supplication et de la prière. Elle essayait vainement d'écouter ce qui se disait dans la chambre. Elle reconnaissait la voix de ses deux fils, tour à tour, et elle tressaillait chaque fois que les voix rudes des Prussiens les interpellaient. Que se passait-il ? Que se disait-il là ? Qu'allait-il arriver ? Ses yeux étaient brûlants, mais elle ne pleurait pas. Seulement, son cœur l'étouffait, et, de temps en temps elle portait machinalement les mains à son corsage, comme pour le comprimer ou peut-être l'arracher de sa poitrine, ce cœur qui la faisait tant souffrir ! Et de vagues paroles de prière sortaient de ses lèvres :

— Mon Dieu ! protégez-les, nous avons été si injustement frappés, nos malheurs sont si grands déjà, mon Dieu, vous n'allez pas me prendre ces enfants je suppose !

Frantz Schuller sortit dans le corridor :

— Matame, dit-il, le lieutenant fus temante.

— Ah ! je vais les voir !

Et elle se précipite dans la chambre, affolée. Elle veut s'élançer, les bras ouverts, vers ses fils. Frantz Schuller l'arrête. Elle se débat.

— Laissez-moi, eh ! laissez-moi donc, vous dis-je.

Mais elle n'échappe pas à la main brutale qui l'enserme. Un des officiers s'approche :

— Vous, la femme, répondez.

— Que voulez-vous savoir ?

— La vérité.

— Sur quoi ?

— Sur vos fils !

— Mes fils sont soldats. Ils ne le nient pas, je suppose ?

— Non, mère, dit Pascal, c'est notre gloire, c'est notre bonheur.

— Oh ! mère, dit Henri, peux-tu en douter ?

— Eh bien, monsieur, dit Marie aux officiers, que désirez-vous de plus ?

— L'un des deux a été surpris cette nuit, vers onze heures, avec d'autres, faisant sauter les rails du chemin de fer.

Et après un silence :

— L'autre est un franc-tireur, nous le savons aussi ; mais ne nous occupons que du premier. Quant au second, nous délibérerons sur lui plus tard.

Marie retint une exclamation d'angoisse.

— Et celui-là que vous avez surpris, quel sort lui réservez-vous ?

L'officier dit, oubliant, titre sacré, qu'elle était mère :

— La mort, tout de suite.

Marie considère, effarée, ses deux enfants. Tous deux sourient. Aucune émotion.

— Lequel des deux ? fait l'officier.

— Monsieur, soyez clément, ce sont mes fils, tous les deux, monsieur, vous le savez bien, ils vous l'ont dit. Chez nous, pour vos prisonniers, nous sommes pleins de bonté et d'indulgence. On ne les fusille pas. S'ils sont malades, on les soigne. Pourquoi ne pas faire pour les Français ce que les Français font pour vous ? Pourquoi ne pas vous montrer aussi humains que nous le sommes ? Au lieu de vous faire excuser, pourquoi vous faites-vous haïr ? Mes fils sont des soldats et se battent contre les Allemands, de même que les fils des Allemands sont soldats et se battent contre les Français. Pourquoi voulez-vous faire fusiller celui des deux qu'on a surpris, faisant contre vous son devoir de combattant ? De quel droit ? Du droit de la guerre ? Ce n'est pas vrai. La guerre ne répudie pas l'humanité. La guerre, c'est la barbarie, aussi longtemps que l'on combat. C'est la clémence et la pitié dans l'intervalle des batailles. Je vous en prie, réfléchissez. Je suis mère, une mère, c'est sacré.

— Vous êtes mère, c'est possible, il y a aussi des mères allemandes. Nous avons tous des mères. Elles n'ont rien à voir ici. Lequel de vos fils désignez-vous ?

— Est-ce que je puis désigner l'un pour faire fusiller l'autre ? Vous êtes fou, vraiment ! Et puis, pourquoi me demandez-vous cela ? Est-ce que c'est à moi, une femme, une mère, de vous donner ces renseignements.

— Parlez, ou si vous ne parlez pas...

— Que ferez-vous, si je ne parle pas ?

— Un seul est condamné.

— Eh bien ?

— Votre silence les condamnera tous les deux !

— Oh ! les misérables ! les misérables ! Vous n'oserez pas ! Non, vous n'oserez ! Dieu vous frapperait de sa foudre, avant qu'un pareil forfait s'accomplisse.

— Dieu est avec les Allemands, non avec les Français !

— Je m'adresse à votre cœur. Vous êtes un homme, monsieur, vous êtes officier, et plus instruit, à coup sûr, que ces soldats. Ce ne peut être votre uniforme qui fait votre barbarie. Vous avez une mère. Vous avez peut-être des fils. Songez donc !

— Répondez, madame. Répondez. Ce n'est pas notre faute si nous faisons la guerre. C'est vous Français, qui l'avez voulue !

— Ah ! c'est votre excuse ! Est-ce ma faute, je vous le demande, si l'on se bat, si l'on se tue, si l'on s'égorge ? En ce moment, il n'y a plus de guerre ! Il n'y a plus qu'une femme devant des

hommes, une femme qui s'adresse à votre cœur d'homme. Ce ne sont pas des soldats que j'implore. Est-ce que c'est votre roi qui vous commande d'être cruels ! Sauvages ! Sauvages, que vous êtes.

Elle perdait la tête, la pauvre femme, la folie frappait à son cerveau. Des deux officiers, un n'avait pas parlé. Il avait allumé un cigare et fumait tranquillement. Il fit tomber du petit doigt la cendre de son cigare ; puis, d'une voix lente, accentuant à plaisir, il dit ce mot atroce, désignant Pascal et Henri :

— Tous les deux sont bons à fusiller.

Marie tressaillit violemment, comme si elle avait reçu un coup de fouet sur sa chair nue. Elle resta un moment silencieuse, les mains au front, les yeux égarés, essayant de réunir ses pensées. Tout à coup, elle se tourne vers les deux officiers.



Les Prussiens interrogeant un espion dans la maison de Marie Doriat.

Et Pascal, très vite :

— Mère, tu ne peux mentir, tu sais bien que c'est moi.

— Mère, Pascal ment, c'est moi, je te le jure. Elle a tout compris. Henri est innocent. Elle le sait. Nul doute à cet égard. Il est arrivé hier soir chez elle, à la nuit tombante. Ce n'est pas lui. C'est donc Pascal. Elle regarde Pascal. Elle regarde Henri. Tous deux l'implorant.

— C'est moi ! disent les yeux du premier.

— C'est moi ! disent les yeux du second.

Et il faut qu'elle se prononce entre les deux ! Mais elle les aime autant l'un que l'autre. Pascal l'a dit tout à l'heure. Elle n'a jamais fait de différence entre eux. Livrer l'un pour sauver l'autre, est-ce que c'est possible ? Les sauver tous les deux, oui. Et elle se jette aux genoux des officiers.